

Mars 1962
Vol. I, No. 3

Périodique

CARNETS

PHILOSOPHIQUES

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
AOU 6 1979
BIBLIOTHÈQUE
THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE

Organe des Étudiants de la Faculté de Philosophie

de

l'Université de Montréal

Organe des Etudiants de la Faculté de Philosophie
de
l'Université de Montréal.

Directeur: Loris Racine Rédacteur en chef: Fernand Gauthier
Assistant-Directeur: Roland Verrette Rédacteur: Bertrand Rioux
Secrétaire à la rédaction: Pierrette Lemieux

SOMMAIRE

LE DIRECTEUR.....	MISE AU POINT.....	3
FANTAISIES:		
Jean-Louis Le Scouarnec.....	A la campagne.....	4
	Epître à mon disciple.....	6
	Un ami.....	6
Roger Nadeau.....	Petit poème philosophique.....	7
Roland Verrette.....	L'homme du jour.....	7
Jean-Louis Le Scouarnec.....	Le Quartier Latin au tribunal.....	8
ENQUETES:		
Michel Roy.....	Confidences d'Européens.....	12
Bertrand Rioux.....	La notion de personne chez M. Maritain.....	14
Pierre Charbonneau.....	Heidegger ou le démoniaque.....	17
Frère Hector, de l'Instruction Chrétienne.....	Politique de la grâce.....	19
POLITIQUE NATIONALE ET INTERNATIONALE:		
Loris Racine.....	La presse et l'opinion publique.....	21
	La situation internationale.....	23
Roland Verrette.....	La politique et le peuple.....	26

MISE AU POINT

J'aimerais ici réitérer et clarifier les intentions que nous avons lorsque nous avons fondé les "Carnets Philosophiques". Et cela pour la bonne raison que certaines personnes nous ont reproché de ne pas faire de nos "Carnets Philosophiques" ce que précisément nous n'avons jamais eu l'intention d'en faire. Quand nous avons fondé notre revue, nous voulions permettre aux étudiants de notre faculté d'exprimer leurs idées sur les sujets qui les intéressaient de façon particulière, d'avoir un débouché, quelque humble qu'il puisse être, aux articles qu'ils se devaient d'écrire en tant qu'étudiants en philosophie qui se respectent. Il est inutile d'insister sur le fait que nous n'entendons pas donner de solutions définitives aux problèmes que nous abordons pas plus que nous ne prétendons tous avoir qualité pour ce faire. Nous voulons tout simplement exprimer dans nos propres mots, avec toutes les limitations que la chose peut comporter du point de vue du style, les réflexions que tel problème littéraire, artistique, politique ou philosophique peut nous inspirer. Notre revue a été conçue en fonction de notre faculté de philosophie; elle est donc une revue étudiante et n'a pas la prétention de s'adresser au grand public. Je crois qu'il est préférable qu'il en soit ainsi; il vaut mieux ne pas trop avoir d'ambitions et les réaliser: notre revue continue de paraître malgré les difficultés qu'il lui faut surmonter et je ne vois aucune raison pour qu'il n'en soit pas ainsi dans les années à venir.

Notre revue a suscité un certain intérêt chez nos confrères des autres facultés. Nous les remercions de leur bienveillance. Nous avons également été l'objet de certaines critiques, justifiées sans doute. On nous a reproché par exemple de ne pas faire une assez grande place à la littérature, de ne pas donner assez de comptes-rendus des parutions récentes: notre revue n'est pas une revue littéraire et n'a nullement l'intention d'en devenir une. On nous a reproché encore de ne pas faire une assez grande place à la philosophie: notre revue n'est pas une revue philosophique, elle est une revue d'étudiants en philosophie et le fait que nous sommes étudiants en philosophie ne veut pas dire que les seuls problèmes philosophiques peuvent nous intéresser. Nous nous reconnaissons le droit d'aborder tous les sujets, de quelque ordre qu'ils soient, car nous partageons, avec certains de nos professeurs, l'opinion que la philosophie a son mot à dire dans tous les domaines.

Nous nous excusons auprès du lecteur si nos opinions peuvent parfois être exprimées avec une certaine verdeur. On nous répète souvent que c'est une des qualités de la jeunesse d'être outrancière dans ses jugements et ses convictions: c'est là une qualité que nous possédons éminemment et c'est sans doute celle à laquelle nous tenons le plus. Je crois qu'il est bon d'être quelque peu extrémiste à vingt ans, car autrement on sera bourgeois à trente ans. La jeunesse est beaucoup de choses, mais en fin de compte, elle est surtout une qualité de l'esprit. C'est dans cet esprit de jeunesse que nous avons fondé notre revue, et c'est encore dans cet esprit que nous continuerons de la publier.

Le Directeur

FANTASIES

A LA CAMPAGNE

"Mignonne allons voir si la rose..."

n'a pas en ce matin de juin

perdu le doux vélin

de ses lèvres closes.

Allons entendre bruire

à la campagne

dans un ciel bohémien,

le chant Elféen

réchauffer de ses soupirs

paiens

la montagne

et son jardin

de myrrhe.

Allons suivre dans les bois

comme autrefois

la source vagabonde

glissant sur les minces parois

des fleurs de l'onde.

Nous la verrons tantôt triste

tantôt gaie

chanter

à chaque calice

une douce mélodie.

Nous la verrons parfois

disparaître

à regret sous les tunnels de la terre,

pivoter

quelques instants,

reparaître

en gambadant

comme un trouvère;

et trébucher

ça et là

en formant

de petits ravins,

des remous de bleu satin

contre les flots de pierre.

Nous verrons les prés verdelets

se profiler

en escalier

jusqu'au pied de la colline

et s'estomper

tout à coup

dans le vaste trou

d'une doline.

Nous verrons de grands oiseaux
multicolores

ravir par leurs plumages et leurs cris

la nature et nos coeurs étourdis;

et nous marcherons

pas nuptial

les chemins oubliés

dans les folles bleuités

des odeurs matinales.

Je poserai dans le flou

de tes tresses brunes

une fraîche marguerite

et sur tes lèvres couleur de prune

le mouillé

d'un baiser

de sybarite.

Et là toute la journée

dans l'ardeur presque de l'hyménée,

dans le flot de la lumière et de la chaleur

je presserai contre le mien

ton corps vierge et sylvain.

Et charchant à tous moments

le feu de tes lèvres

je sentirai l'odeur de ta chair nue

et m'abreuverai longuement

comme une sangsue

à tes délices d'Eve.

Nous reviendrons le soir

à la brunante

les bras chargés de gerbes

odoriférantes,

le visage

superbe

et les cheveux

plein d'herbe,

poudrés encor

de soleil radieux.

Et nous verrons au-dessus de nos têtes

les étoiles nous suivre

envieuses, en fêtes;

éclairer devant nos coeurs ivres

de longs chemins de lumière.

"Mignonne, allons voir si la rose..."

Jean-Louis Le Scouarnec

EPITRE A MON DISCIPLE

Au cours de vos rudes comb.....A
 Ne craignez point de succom.....B
 Dans les jeunes épreuves du ly.....C
 Que le démon qui vous veut possé.....D
 Par le découragement, l'ennui et les ann.....E
 Trouve en vous un brave, un ch.....F
 Assez courageux et suffisamment protégé.....G
 Contre tout ce qui nous contrarie, nous fsc.....H
 Nous abandonne et nous ren.....I
 Les hommes qui ici-bas ont réa.....J
 Contre les adversités ont pris chaque.....K
 En main et s'en sont servis comme nac.....L
 Pour voguer avec cette foi extr.....M
 Sur l'océan de la vie ou chaque jour les p.....N
 Coupent notre élan et amoncellent les.....O
 On entend dire souvent, ici et là, à l'écha.....P
 Que la vie ne vaut pas un seul é.....Q
 Qu'elle rejette les bons et sourit aux vulg.....R
 A quoi donc peut servir tant de vertu, de sag.....S
 Si l'existence n'est hélas! que fausse.....T
 Détrompez-vous, chaque vie a son reven.....U
 Que nous allons tôt ou tard retrou.....V
 Comme au jeu où l'on fait des.....W
 Tout en dépassant le total qu'on se f.....X
 Il n'est pas nécessaire, Cher Ami, d'être ni beau n.....Y
 Il suffit que vous le vouliez et que Dieu vous.....Z

UN AMI

On en cherche toujours.....1
 On en trouve habituellement.....2
 Mais se voyant une fois à l'é.....3
 Il faut qu'un jour l'un s'é.....4
 Pour éviter de ressembler au.....5
 Voilà qu'un suivant s'amène et veut qu'on l'as.....6
 Puis un autre désire former le.....7
 Quand on s'aperçoit qu'ils ne sont que des.....8
 En faisant le point, on décide de remettre les choses à....9
 Et loin d'en trouver 2, même 1, on en reste souvent à.....0

Jean-Louis Le Scouarnec

PETIT POÈME PHILOSOPHIQUE

Note au lecteur.— Ce poème, fut-il postiche, n'est pas une fumisterie.
Il a sa valeur de sémantique...
Pour éviter de soulever de vaines controverses, le lecteur est prié de le lire dans l'esprit de Mallarmé composant le Coup de Dé; ou mieux encore: dans l'esprit de Valéry composant Monsieur Teste. (Toute proportion gardée).

Majeure: Le trafic fratricide de mes idées
Laisse pantelante ma raison philosophique...
Négation totale de l'action
A travers les sophismes de l'individualisme.

Mineure: L'avenir redescend des dunes séculaires
Encore noir de sommeil
D'avoir si longtemps fait anti-chambre...
Monstrueux rébus défiant les méandres de l'histoire.

Conclusion: Tourbillon du hasard dans la danse des certains...
Je parie que Pascal refuse de parier!
Les probables s'affrontent dans le chaos du monde.
Tous sont perdant au baccarat fatal:
Les jeux sont faits! L'attente est souveraine...

Roger Nadeau

L'HOMME DU JOUR

Sa langue ne roule que du mépris;
Son espérance voile la vengeance;
Ses illusions toutes abruties
Lui ont appris seulement la méfiance.

L'amour, l'amitié, il n'y croit pas,
Car il y a trop d'hypocrisie.
Son cœur recherche jusqu'à son trépas
Le faux bonheur et ses fantaisies.

Il souffre, il pleure, c'est son destin;
Tous les vices du monde l'écoeurent,
Mais souvent les plaisirs du libertin
Semblent adoucir ses sombres heures.

Roland Verrette

LE QUARTIER LATIN AU TRIBUNAL

Acte en une scène.

Personnages: Le Juge: François Lobe, homme de lettres.
L'Accusé: le Quartier Latin.
Le Jury: les Etudiants.

- Juge: Comment vous nommez-vous?
(Athalie, acte II, sc. VIII).
- Q.L.: "Savez-vous, Monsieur, que je suis..."
(Le Colonel Chabert, Balzac).
- Juge: Oui, prisonnier d'un bureau.
(Promenades et Intérieurs, F. Coppée).
- Q.L.: Quoi? Vous suis-je suspect de quelque perfidie?
(Maxime, Acte IV, sc. V, Cinna).
- Juge: Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die
(Emilie, acte IV, sc. V, Cinna).
- Q.L.: Ah! vous m'en dites trop.
(Maxime, acte IV, sc. V, Cinna).
- Juge: Non, je dis la chose comme elle est.
(Clitandre, acte I, sc. IV, Les Femmes Savantes).
- Jury: Bien répliqué, Monsieur! Voilà qui promet pour la tribune.
(Acte II, sc. V, Le Gendre de M. Poirier).
- Q.L.: Tant de malheurs présents, tant de malheurs à venir m'accablent
de douleur. (Le Choeur, Les Perses, Eschyle).
- Juge: Poursuis, jouis; outrage la justice, tu le peux. Tu payeras cher
cette folle insolence.
(Egisthe, Fragments d'Agamemnon).
- Jury: O mon fils, on voit bien que tu ignores ce que tu fais.
(Le messager, Oedipe Roi, Sophocle).
- Q.L.: Je suis le misérable, et toi le fortuné.
On a pour ma personne une aversion grande
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.
(Acaste, acte III, sc. I, Le Misanthrope).
- Juge: Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.
Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on
se moque partout de vous; qu'on nous jette de tous côtés cent
brocards à votre sujet et que l'on n'est point ravi que de vous
tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de
votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des...
(Maître Jacques, Acte III, sc. I, L'Avare).

- Q.L.: J'ai grand regret, Monsieur de voir qu'à vos visées
Les choses ne sont pas tout à fait disposées
(Armande, Acte V, sc. IV, Les femmes savantes).
- Juge: Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part
où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces; vous êtes la
fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous
que sous les noms d'...
(Maître Jacques, Acte III, sc. I, l'Avare).
- Q.L.: Quelle horrible idée.
Mais je vous remercie de la bonne opinion que vous pouvez avoir de
moi. Vous parlez trop rigoureusement, par ironie peut-être.
(L'amour et le grimoire, Charles Nodier).
- Jury: Nous perdons notre temps.
(Au Quartier Latin) Servez loyalement et efforcez-vous de
mériter la faveur dont vous avez été l'objet.
(La Guerre et la Paix, Tolstoj).
- Q.L.: Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien.
(Les Serins et le Charbonneret, Fables de Florian).
- Jury: Pas encore.
(Un coeur simple, Gustave Flaubert).
- Juge: Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci! Hé bien? quoi?
Ce papier, qu'a-t-il à démêler. Que...
(Le Commissaire, Acte V, sc. I, L'Avare).
- Q.L.: Pourquoi désavouer un billet de ma main.
(Célimène, Acte IV, sc. III, Le Misanthrope).
De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?
(Célimène, Acte IV, sc. III, Le Misanthrope).
- Juge: Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit.
(Alceste, Acte IV, sc. III, Le Misanthrope).
Allez, cuistre...
(Vadius, Acte III, sc. III, Les Femmes Savantes).
Songez quelle honte pour nous.
(Hermione, Acte II, sc. II, Andromaque).
Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.
(Célimène, Acte IV, sc. III, Le Misanthrope).
Un benêt dont partout on souffle les écrits
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'où d'anciens papiers fournir toute la halle
Ses écrits, ses discours, tout me semble ennuyeux.
(Clitandre, Acte I, Sc. III,
Henriette, Acte I, sc. III, Les Femmes Savantes).
- Q.L.: Que désires-tu de moi.
(Créon, Oedipe Roi, Sophocle).

Juge: "Faites écrire des articles"
Des articles? Mais par qui?
Par qui vous voudrez.
Mais sur quoi?
Sur ce que vous voudrez
(Mémoires, André Maurois).
Où pensez-vous aller?
(Néarque, Acte II, sc. VI, Polyucte).
Travaillez à loisir, quelque ordre qu vous presse
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.)
Un style si rapide, et qui court en rimant
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
Soyez à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer
Faites-vous des amis prompts à vous censurer
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères
Et de tous vos défauts les zélés adversaires;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur
Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.
Un sage ami toujours rigoureux inflexible
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Qui ne sait se borner ne sait jamais écrire.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire
(Le Lutrin, Chant premier, Boileau).
Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.
(Auguste, Acte IV, sc. IV, Cinna).

Jury: Achevez, achevez.
(Si le grain ne meurt, n. Gide).

Juge: Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.
(Chrysale, acte V, sc. IV, Les Femmes savantes).

Jury: Greffier patients et trop éprouvés des vicissitudes de l'opinion
et des partis, annalistes dociles, biographes, je vous salue, je
prie le Dieu des barbouilleurs de papier qu'il vous ait en sa
sainte garde.
Pourquoi dans ces colonnes géantes au sommet desquelles vient
s'inaugurer en petites majuscules, comme la statue triomphante
d'un héros, le nom méprisé de tant de cuistres à peine dignes de
la consécration annuelle des almanachs, pourquoi, dans ce Panthéon
à moitié solennel, à moitié burlesque, avez-vous négligé la mémoire
toujours vivante de...
(Les Marionnettes, Charles Nodier).

Juge: Le malheur n'a donc pu encore nous mettre un frein; vous faire
(au Jury). enfin comprendre, quand même nous ne saurions pas tous également
peser nos actions, que nous nous devons les uns aux autres de la
patience et du support.

(Hermann et Dorothee, Goethe).

Daignez toujours aimer un peu votre directeur, qui se ferait un
grand honneur d'être dirigé par vous.

(Lettres Choisies, Voltaire).

Jury: Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez, et ne vous laissez
point séduire... Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
d'empêcher que...

(Henriette, Acte V, sc. II, Les Femmes Savantes).

Q.L.: Pour la langue on verra dans peu nos règlements.
Et nous y prétendons faire des remuements;
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et le vers.
Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.
Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.
Nous serons par nos lois les juges des ouvrages;
Par nos lois prose et vers, tout nous sera soumis;
Nous chercherons partout à trouver à redire
Et ne verrons que nous qui sache bien écrire.

(Armande, Acte III, sc. III, Les Femmes Savantes).

Juge: Sortez vous êtes libres.

(Voyage autour de ma chambre, Xavier de Maistre).

Jean-Louis Le Scouarnec

ENQUÊTES

CONFIDENCES D'EUROPÉENS

Que pense de nous l'Européen établi définitivement au Canada?

On aura noté, tout d'abord, qu'il fait preuve d'une prudence fort diplomatique dans ses propos, s'efforçant d'énumérer nos "belles qualités" qu'il exagère à dessein, préoccupé avant tout de s'attirer la sympathie du Canadien. Mais, une fois chanté le refrain poli, on voudra connaître le sentiment véritable de son interlocuteur et situer le problème au-delà des apparences. Hésitant et craintif, celui-ci n'entend pas se confier à quiconque l'interroge parce qu'il aperçoit bien, chez l'autre, l'attitude du juge qui dissimule mal son hostilité et guette l'occasion de condamner l'étranger. Adroitement, l'Européen se dérobe. Il n'élève pas la voix, même quand tout l'y invite, car depuis longtemps, il a mesuré la portée psychologique et sociale de ses paroles. Ironiquement, on dira qu'il est "adapté" ... Ici commence une erreur qui pourrait nous coûter cher.

Il s'agit de savoir si les conditions que nous avons posées à cette "adaptation" de l'Européen ne s'appellent pas silence et mensonge et si, pour qu'on le reconnaisse et l'admette, il ne devrait pas oublier ce qu'il est.

A l'origine de toute adaptation, le dialogue devrait être possible entre des gens qui restent ce qu'ils sont et parlent vrai. C'est là une vérité qu'il vaudrait mieux ne pas oublier puisque le Canada prend aujourd'hui les mesures appropriées pour que, demain, sa population soit portée à plus de 30 millions. Est-ce à dire que de 10 à 15 millions d'étrangers seront confrontés avec la pénible nécessité de renoncer à leurs personnalités pour épouser la nôtre? Toutes les exigences seront-elles de notre côté sous prétexte que le Canada est un pays d'avenir?

Si l'Européen vient s'établir ici ce n'est pas tant, comme on se plaît à le répéter, que l'Amérique l'ait tellement attiré; c'est aussi et surtout que le vieux continent lui paraît usé, sans horizon et privé d'avenir.

Le phénomène de l'immigration massive ne s'est pas opéré uniquement à la faveur d'une propagande systématique, et il faut en chercher les causes profondes dans une espèce de romantisme qu'ont nourri les Européens durant les sombres années de la deuxième guerre mondiale, alors que leurs pays, occupés par l'envahisseur, torturés par l'esclavage, travaillés par le désordre ou l'anarchie, n'offraient qu'un bien triste spectacle. Captifs, ils ne pouvaient franchir leurs frontières, préférant se donner au combat inégal mais héroïque de la Résistance. Dans le silence et les chaînes, ils entretenaient pourtant le secret espoir de parcourir le monde une fois la libération accomplie. Après la guerre, et sa frénésie consécutive, il était devenu difficile de se réadapter et de reprendre la roue du quotidien routinier qui, au sortir d'une époque aussi bouleversée, allait être désormais si terriblement banal et monotone. Le terroriste ne devient pas fonctionnaire sans peine.

C'est ensuite qu'ils ont voulu gagner d'autres contrées, persuadés qu'ailleurs la vie paraîtrait moins routinière, le travail moins ardu et plus lucratif. Désir d'aventure maintes fois trompé aussi bien en Amérique du Nord et en Océanie qu'en Amérique du Sud.

Aujourd'hui, toutefois, le mouvement est amorcé, et le Canada ouvre ses portes toutes grandes. Chez nous, sont venus vivre des milliers d'Européens. Trompés par leurs illusions, qu'avait fait naître une publicité tapageuse, d'aucuns ont déjà choisi de rentrer.

Des entretiens avec les Européens nous font voir leur condition réelle. Plusieurs ont été séduits par nos richesses et, pour la première fois de leur vie peut-être, disposant d'un confort matériel inespéré qui s'appuie sur un emploi solide, un salaire satisfaisant, un logement et, dans certains cas, une automobile. Ceux-là se balancent éperdument de ce que nous pensons ou ne pensons pas. Ils sont attachés non pas au Canada pour devenir des Canadiens, mais aux biens matériels pour devenir riches. Ils ont ainsi mis de côté ce qu'il y avait d'européen en eux et tendent à l'oublier. Leurs enfants seront Canadiens. Et l'on compte sur leur apport pour réaliser un jour la grandeur du pays.

Les autres - intellectuels, professeurs - vivent dans la peur de dire tout haut ce qu'ils pensent. Ils ont constaté ce que nous étions et ont préféré se taire. Ils ne sont pas en mesure d'oublier de si tôt ce qu'ils sont. Ils redoutent les conséquences imprévisibles de la sincérité. S'ils ne rentrent pas, c'est que l'Europe ne saurait plus leur procurer ce qu'ils ambitionnent; ils ne disposent pas, non plus, des dollars suffisants pour regagner le continent; ils savent aussi que leurs pays sont asservis au totalitarisme.

Ceux-là s'enfoncent dans le silence opaque d'où il sera bien difficile de les tirer. Le nombre de ces gens est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit.

D'autres encore disent: "Mais, il faut s'adapter!" N'est-il pas vrai, cependant, qu'à l'exception de certains rares milieux, on conçoit cette adaptation comme ne devant s'effectuer qu'à notre seul avantage même s'il faut obliger l'étranger à rejeter globalement ce qui fait la grandeur du pays qu'il vient de quitter? Nous croyons justement que le Canada doit profiter de l'apport d'autres civilisations s'il veut parvenir à bâtir la sienne définitivement. C'est pourquoi, il nous faudra exploiter et mettre à profit la personnalité de l'Européen dont le capital humain, allié au nôtre, finira bien par promouvoir les intérêts du pays. Dans 10 ou 20 ans, on pourra dire d'eux: ce ne sont pas des Européens mésadaptés qui souffrent d'un exil prolongé, mais des Canadiens supérieurs.

Nous avons l'exemple des Etats-Unis où la population, presque entièrement formée de couches d'immigrants, sert mal une nation dont l'unité reste superficielle, une nation sans âme, caractérisée par la sentimentalité puérile, l'immaturité intellectuelle et la mégalomanie. Quoi qu'en dise le trop bon M. Jacques Maritain, son matérialisme menace fort de nous perdre, surtout si l'histoire continue de s'en mêler.

Or, qu'est-il arrivé aux Etats-Unis? Chacun s'acharne à s'adapter au prototype "d'homme régulier" qui fait taire en lui certaines aspirations de crainte d'avoir à se justifier devant la collectivité abstraite.

L'homme renonce à la personnalité qui lui est propre pour l'immoler aveuglément à cette force collective qu'il redoute sans la comprendre, sans soupçonner qu'elle le représente et qu'elle changera dans la mesure même où lui-même et ses semblables décideront qu'elle doit changer et oseront le dire. L'Américain tend donc à devenir l'Homme Américain parfait chez qui jugements, désirs, faiblesses se modèlent suivant la notion théorique et déshumanisée du "regular fellow".

Contre cette désolante tendance - qui n'est pas parfaitement exclusive aux Etats-Unis - des penseurs se sont dressés, revendiquant pour l'homme la part d'individualité dont il s'est trop aisément départi. Camus parle de la "révolte d'une réalité charnelle contre les puissances abstraitives".

La triste aventure que viennent de vivre à Montréal les jeunes immigrés de France ne saurait nous laisser indifférents. Il serait singulièrement absurde de vivre longtemps dans un pays où des intellectuels - qui constituent l'élite de la jeunesse française - en soit réduits, parce qu'ils ne sont pas Canadiens, à déneiger nos rues et à laver nos assiettes. L'aigreur qu'ils ont pu manifester n'a rien de surprenant. Il serait étonnant, au contraire, qu'ils oublient bientôt la misère de ces moments qu'à tout le moins on souhaite provisoires.

A l'adresse des Européens, les plus pessimistes diront que l'on finit toujours par respirer librement dans une salle encombrée par la foule tandis qu'en y entrant on n'y respirait qu'avec effort. Ne serait-il pas temps d'aérer la salle pour favoriser l'adaptation?

Michel Roy

LA NOTION DE PERSONNE CHEZ M. MARITAIN

La notion de personne est une donnée fondamentale dans la philosophie sociale de M. Maritain. Pour bien comprendre la nature de la société politique, il faut de toute nécessité connaître son fondement en l'homme. Mais la personne humaine ne se comprend adéquatement que dans un contexte de philosophie chrétienne. C'est le christianisme qui a mis en lumière la dignité transcendantale de la personne humaine. Aussi, faut-il avoir constamment dans l'esprit, que la notion de personne est analogue et trouve en Dieu son analogue suprême en passant par les substances créées purement immatérielles. La personne humaine se trouve au bas de l'échelle de la personnalité, elle n'est qu'un "embryon de personne".

Mais tout d'abord qu'est-ce qu'une personne et qu'est-ce qui la caractérise par rapport aux autres êtres? Est-ce la subsistance, i.e. l'autonomie

et l'exclusivité dans l'acte d'exister? Non, puisque tout supôt, comme l'animal et la plante, subsiste par soi, exerce un acte d'exister qui est bien à lui. Cependant, il y a des degrés dans cette autonomie. On peut être plus ou moins subsistant selon qu'on participe plus ou moins l'être, selon qu'on réalise dans son être plus ou moins de densité ontologique. Ainsi l'animal et la plante subsistent également en tant que centre indépendant d'existence, mais ils subsistent diversement en ce que l'animal est plus parfait que la plante. Ils ont de commun encore de subsister dans l'ordre inférieur de la matière, portant ainsi en eux les caractères propres de la matière: la mutabilité et la corruptibilité, de sorte que leur subsistence est éphémère et ne marque qu'un moment du devenir et du flux des choses. A ce titre, ils font partie de la longue chaîne des êtres qui se déroule dans le temps. Leur être n'est qu'une émergence passagère toute drainée dans le sens de l'évolution. La personne, au contraire, dénonce une dignité inédite, transcendante à tout l'Ordre des corps. Sa subsistence est celle d'une nature spirituelle, de l'esprit lui-même. C'est pourquoi, on définit la personne "une substance individuelle de nature rationnelle". Ce qui fait l'originalité foncière de la personne, c'est son appartenance à l'ordre de l'esprit. Par là, elle est radicalement différente des êtres matériels. Elle est dans sa racine ontologique, "l'esprit en tant qu'il se tient lui-même dans l'existence et qu'il y surabonde".

Quelles sont les caractéristiques qui découlent de cette subsistence d'une nature spirituelle? Ce sont la totalité et l'indépendance. Selon sa perfection transcendante, la notion de personne dit indépendance d'un tout. La personne n'est complètement tout cependant, qu'en Dieu, selon ses exigences les plus profondes et les plus intimes. Le désir de la personne "prise dans la transcendance de son constitutif intelligible" demande "que mon activité provienne de moi comme de sa source, et soit réglée par moi; que je me suffise entièrement pour vivre, selon cette exigence d'"autarkeia" qui est inscrite dans sa notion... Que la condition suprême de l'opération d'intelligence et d'amour dans sa flamme la plus actuelle soit la condition de mon existence tout entière!"¹ En d'autres termes, la personne comme telle aspire à l'"Ipsé subsistens", à la substantialité de l'acte d'intelligence et d'amour, au sommet de l'indépendance. Dieu seul réalise dans son Actualité pure, ces postulations radicales de la personnalité en tant que telle. Pour autant que la personne humaine participe à cette perfection transcendante, elle aspire à cette autonomie parfaite "selon une aspiration qui n'est certes pas ce que les philosophes appellent un désir efficace, ni même un désir élicite, mais qui est une aspiration réelle, une aspiration ontologique identique à cette perfection elle-même". Ces aspirations que nous venons de signaler, exprimons-nous d'ajouter que "dans toute personne créée elles sont soumises à des strictes limitations naturelles, et subissent d'inéluctables défaites métaphysiques".² Dans la personne humaine, cette défaite est double. La première lui vient de son caractère de créature et se réfère à ses aspirations trans-naturelles dans la pure ligne de la personnalité. Parce que créée, la personne humaine est spécifiée dans ses actes de connaissance et d'amour par des objets et des lois autres qu'elle, qui ne dépendent pas immédiatement d'elle-même, mais qu'elle reçoit d'un autre. Il y a ici rencontre d'une dé-

(1) Jacques Maritain - De Bergson à Thomas d'Aquin - p. 188

(2) Jacques Maritain - Ibid. p. 188

pendance et d'une limitation irréductibles et pour autant frustration de cette poussée d'indépendance absolue qu'elle recèle dans sa pure ligne de personne. La seconde, lui survient de son état d'incarnation dans un corps. La personne humaine est un esprit qui en un sens est immergé dans la matière, plongé dans l'univers physique. Elle est "engagée dans toutes les misères et les fatalités de la nature matérielle, des servitudes et des besoins du corps, de l'hérédité, de l'ignorance, de l'égoïsme et de la sauvagerie des instincts."¹ Cette défaite a rapport aux aspirations connaturelles elles-mêmes de la personne dans sa ligne spécifique. Elle fait que "le même qui est personne, et subsiste tout entier de la subsistance de son âme, est aussi individu dans l'espèce et poussière dans le vent".²

En quel sens parlons-nous de la totalité et de l'indépendance de la personne humaine quand nous venons de marquer ses limites de créature incarnée vis-à-vis ses aspirations les plus profondes? Si elle n'est pas Dieu, la personne humaine est tout de même dans sa partie la plus noble un esprit qui subsiste de par son être propre et qui lui fait être "à elle seule un monde supérieur à tout l'ordre des corps, un monde spirituel et moral qui, à proprement parler, n'est pas une partie de cet univers, et dont le secret est inviolable au regard même des anges".³ Par la connaissance et l'amour, l'homme est un univers de surexistence et de surabondance spirituelles, un microcosme où le grand univers est contenu et créé pour ainsi dire une seconde fois. Par sa volonté libre, il échappe à tous les déterminismes physiques et devient à soi-même le principe suffisant de ses actes. C'est lui-même, par son propre vouloir, qui comble l'abîme d'indétermination qu'il est en face de tous les biens et même du Bien suprême tant qu'il n'est pas béatifiant en acte, de sorte que, strictement, Dieu ne prévoit pas ses actes et qu'il peut opposer un refus aux motivations divines, selon sa loi même reçue d'en-haut. La personne humaine, de plus, est immanente à elle-même, "capable de s'envelopper elle-même par l'intelligence et la liberté". Elle dit rapport immédiat et direct à Dieu comme à son bien final propre. Alors que tous les autres êtres matériels épuisent pour ainsi dire leur fin dans le seul rapport à la perfection de l'ordre de l'univers, les créatures raisonnables, en plus de cette ordination principale au bien commun de l'univers (corps et esprits), sont référées à Dieu comme Bien commun Séparé de l'univers, sont voulues et gouvernées pour elles-mêmes. Enfin la personne humaine est un tout en regard de l'espèce. "Ainsi, de par son acte comme de par sa subsistance, l'esprit incarné domine la matérialité de l'espèce elle-même qui se rapporte à lui."⁴ Car l'âme spirituelle en tant qu'esprit dépasse sa fonction de "forme du corps" et n'est pas totalement accaparée par elle.

Pour conclure, disons que la personne humaine, dans son fonds le plus intime, est plus un tout qu'une partie et qu'en cela elle a son analogué suprême en Dieu qui est le Tout par excellence. Bref, elle est faite à l'image de Dieu et son mystère propre est celui-même de Dieu.

Bertrand Rioux

- (1) Jacques Maritain - De Bergson à Thomas d'Aquin - p. 167
- (2) Jacques Maritain - Les Degrés du Savoir, 4e Edition - p. 461
- (3) Jacques Maritain - Trois Réformateurs, Nouv. Edit. - p. 28
- (4) Jean Mouroux - Le Sens Chrétien de l'Homme - Aubier - p. 117

HEIDEGGER OU LE DEMONIAQUE

J'avais entrepris l'étude de la pensée heideggerienne avec beaucoup de sympathie et beaucoup de compréhension. Parce qu'elle m'apparaissait, par sa formulation et par ses thèmes, très moderne d'inspiration, je croyais qu'elle m'initierait à l'intelligence du monde actuel et qu'elle me serait une source d'espoir pour l'avenir. Son succès foudroyant et ses répercussions exerçaient un peu d'attrait sur moi et elle devait, me disais-je, avoir des fondements solides et une dialectique à toute épreuve. Mon expérience se termine par un échec et j'en reviens complètement désenchanté... Je ne nie pas les acquis de Heidegger, ils sont importants, mais qu'ils me semblent maigres à côté de ce qu'il nous laissait entrevoir.

A l'encontre de Jaspers, qui n'a aucune prétention ontologique et qui limite son analyse à un existant, Heidegger entreprend l'analytique existentielle d'un DASEIN avec l'assurance que la dialectique de ce type d'existant le mènera à l'être en général et lui permettra d'établir les bases d'une métaphysique. Kant, dans ses "Prolegomènes à toute métaphysique Future", poursuivait le même dessein, et à la fin de son étude il arriva à l'impossibilité de toute métaphysique intellectuelle. Il avoua son échec et par là, il a fait preuve d'une plus grande probité intellectuelle que Heidegger, qui dans son "Sein Und Zeit" aboutit au même résultat, mais ne voudra jamais l'admettre et prétendra toujours à une ontologie de l'être. Cette attitude, qui n'est pas de nature à nous prédisposer pour Heidegger, caractérise peut-être toute son oeuvre. Malgré l'enchaînement, la cohérence étonnante de son système, nous y décelons des confusions, des contradictions qu'il évite avec une prestance et une subtilité que ne désavouerait pas Voltaire. A tel point qu'un de ses commentateurs disait que si Heidegger voulait préciser les termes "Sciences" (outil) et "Sein" (existant) et éliminer la confusion qui règne entre les deux, tout son système s'écroulerait. Sans la pousser si loin, cette affirmation ne manque pas de vérité.

Heidegger est un génie démoniaque et sa dialectique s'en ressent. Son analyse du DASEIN, abstraction faite de l'arbitraire qui s'y trouve, est un chef-d'oeuvre de pénétration et de compréhension de la nature intime d'un humain particulier. Heidegger y découvre des aspects, négligés jusqu'alors, qui nous incitent à repenser, à réétudier nos valeurs, sinon à les revaloriser. Sa notion d'angoisse et l'anticipation de la mort qui en découle, c'est-à-dire l'acceptation par l'existant authentique de son impossible possibilité et de sa finitude, recèle un humanisme hautement moral et je ne connais aucun philosophe qui ne rende aussi présent à l'esprit le problème primordial de tout existant fini, je veux dire sa fin. Le souci, que Heidegger présente comme la structure même de tout DASEIN, souci d'avoir été mis au monde sans son consentement et souci de sa finitude, a une résonance religieuse qui ne peut laisser un chrétien indifférent. L'on voit toute la portée qu'un philosophe, comme Gabriel Marcel tirera de cela pour présenter sa métaphysique du consentement et de la sympathie. C'est ici qu'apparaît le génie démoniaque de Heidegger et se situe l'aspect tragique de son oeuvre; malgré des éclaircs de génie, des annotations profondes sur l'existence, il aboutit à des impossibilités dont l'issue coudoie le désespoir. Sa division arbitraire du DASEIN en deux modes, l'existence inauthentique que Marcel qualifie d'une

"étouffante tristesse" et l'existence authentique, inaccessible parce que trop haute, laisse peu de place à la foi et à l'amour, à la libre action de l'individu, en ce sens qu'en se posant comme existant révolu, l'existant en plus de sa finitude, accepte le nihilisme et le néantisement qui suivent. Sous l'aspect constructif de son oeuvre, se dissimule une puissance de destruction, d'autant plus forte qu'elle se présente sous des termes envoûtants et "existentiels".

Heidegger détruit tout ce qui va à l'encontre de sa thèse avec une dextérité, qui tient du virtuose. Rien n'échappe à sa lucidité, que malheureusement, il n'emploie pas toujours à bon escient; les questions qu'il ne peut résoudre, il les renvoie dans l'inintelligibilité parce qu'elles ne se posent pas, et l'erreur devient la non-vérité et s'élimine automatiquement. Dieu et les vérités éternelles ne font pas l'objet de son enquête, parce qu'il faudrait alors supposer un DASEIN éternel, ce qui est impossible, l'existant étant par nécessité intérieure temporel. Une question se présente à l'esprit. Heidegger est-il sincère? L'on peut certainement en douter. Il jongle avec les mots et peut leur faire dire n'importe quoi; son génie suscite de l'admiration, mais lorsqu'on réussit à sortir de son emprise et à le juger à froid, cette admiration a une note tragique.

Que restera-t-il de Heidegger? Il est curieux, que la plupart de ses commentateurs s'accordent à reconnaître le principal mérite de son oeuvre dans les thèmes religieux qui s'y reflètent. Jean Wahl, qu'on ne peut accuser de parti pris, parce que par tempérament il se rapproche de Heidegger, se pose la question suivante: "Peut-on concevoir une philosophie semblable à celle de Heidegger et de Jaspers et dont l'attrait ne s'expliquerait pas en partie par ce qu'elle comporte de nostalgie et d'écho du religieux?"¹ Il est assez paradoxal qu'une philosophie qui se situe dans la négation de Dieu, soit remarquable surtout par l'aspect religieux qu'elle implique parce que "le discours sur Dieu ne perd pas son essence religieuse lorsqu'il apparaît comme un discours sur l'absence de Dieu"². Le rejet de Dieu, chez Heidegger, aboutit à son affirmation, parce qu'il ne réussit pas à transmuter les valeurs, qu'il refuse à Dieu, à un Absolu qui ne soit pas Dieu: sa philosophie est en définitive une philosophie du dionysiaque. Il dépasse ici Nietzsche; le nihilisme de celui-ci semble douloureux et se ressent encore du religieux, celui de Heidegger est complet et parfaitement voulu.

Pierre Charbonneau

(1) Bulletin de la société française de philosophie - octobre-décembre 1937, p. 162, cité par A. de Waelhens: "La philosophie de Martin Heidegger".

(2) E. Levinas, *ibid.* p. 194.

POLITIQUE DE LA GRACE

Prenez-en votre parti, dit Dieu, je vous l'ai déjà dit: "Ma Grâce souffle où elle veut. Ubi vult Spiritus flat."

Et ne faites pas les surpris: cela ne date pas d'hier; cela date de l'éternité.

Ma Grâce suit donc son idée personnelle et se moque bien de ce que, vous autres logiciens, vous appelez, je ne sais trop pourquoi, bon sens.

Car, pour ma part, il s'en manque que je sois logicien, dit Dieu. Je me contente d'être logique, d'une logique qui n'est pas taillée dans la même étoffe que la vôtre. Voilà tout.

Ma Grâce n'a pas froid aux yeux; elle a partout ses coudées franches. Je veux dire: partout où n'intervient pas trop le libre arbitre de l'homme (encore une de mes inventions au sujet de laquelle je me demande si jamais je ne changerai pas d'idée. Mais qu'est-ce que je dis là?).

Ma Grâce aime les terrains vacants, les volontés vacantes, les âmes vacantes.

Ma Grâce est sans peur et sans reproche: brave comme elle est, qu'aurait-elle à redouter? Honnête comme elle est, de quoi pourriez-vous l'accuser?

Elle est immaculée, elle est noble, elle est droite, elle est fiable. Oh! je suis le premier à savoir qu'elle a aussi ses caprices: haute sagesse! - Ses bizarreries et ses extravagances: c'est qu'elle fuit comme peste les sentiers routiniers.

En tout cas, dit Dieu, je suis bien placé pour vous dire qu'au ciel et sur la terre, je n'ai pas de plus fidèle servante.

C'est une bonne à tout faire: elle prévient, elle accompagne, elle consolide, elle achève. Elle idéalise tout ce qu'elle touche.

Elle sait épier un champ; elle manie bien la charrue (oh! il faut la voir à l'oeuvre). Elle sème d'un geste magnifique. Elle est elle-même soleil fécondant.

Selon les besoins, elle agit avec force ou suavité: tout dépend. Elle est avant tout opportuniste (et je vous défends bien de lui en faire des reproches!).

Ma Grâce voyage souvent incognito, ce qui ne veut pas dire qu'elle boude de resplendir parfois au grand soleil.

Elle a la main longue, et souple, et solide. Elle n'est pas dépourvue d'initiative et connaît bien des ficelles, ténues ou fortes.

Quand elle ne peut pénétrer par la droite, elle passe par la gauche; quand elle ne peut entrer en avant, elle essaie par derrière; quand la cave est sous verrou, elle s'insinue par le grenier.

Elle passe même plus souvent par la fenêtre que par la porte (peut-être en savez-vous quelque chose, du reste!).

Ah! c'est une fine mouche que ma grâce, dit Dieu. Elle ne s'en laisse pas accroire facilement et joue des coudes à faire pâlir d'envie le plus rusé filou.

Elle est têtue. Elle ne lâche le morceau qu'elle n'ait tenté l'impossible. Elle est vaillante sur le champ de bataille, et ne capitule que l'âme n'ait prévarié contre la lumière.

Elle blessera parfois pour guérir: voyez Saul sur la route de Damas, et, avant lui, Pierre dans la cour des gardes.

Elle n'a pas l'habitude d'y aller par quatre chemins. Cependant, il lui arrivera quelquefois de décrire un long circuit avant d'atteindre son homme. C'est justement ce qui l'amuse.

Mais je tiens à vous prévenir. Malheur, mille fois malheur à qui ne la reconnaît pas: elle devient alors la pierre d'angle qui pulvérise ceux qui l'ont rejetée.

Ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne. Ses chocs en retour sont foudroyants.

Heureux, au contraire, qui lui ouvre portes et fenêtres toutes grandes, sans oublier les impostes (toujours la même histoire: parce que ce sont des petits carreaux, vous croyez que ça ne m'intéresse pas. Et pourtant, si je vous disais! ...)

En ceux-là, dit Dieu, je vous promets que ma Grâce abattra de la rude besogne.

Cependant, notez bien qu'il faut absolument lui faire confiance. Car ma Grâce vous suffit; elle a été, dans mes grands laboratoires, dosée pour vous suffire.

N'ayez donc pas peur: elle ne vous manquera pas comme une rampe d'escalier qui soudain s'arrache, ou comme une trappe qui perfidement cède sous le pied.

C'est à vous, toutefois, de la réclamer à temps. Sans quoi, dit Dieu, moi, vous savez, je ne réponds plus de rien!

Puissiez-vous, enfin, fils de mes mains créatrices, pouvoir vous écrier, au soir de votre vie: "Seigneur, ce n'est pas que je veuille me vanter; seulement, je suis bien obligé d'avouer que GRACE N'A PAS ETE VAINNE EN MOI!"

Frère Hector,
de l'Instruction Chrétienne.

LA PRESSE ET L'OPINION PUBLIQUE

Dans tout pays démocratique, ou qui se dit démocratique, il est inévitable que l'opinion publique joue un rôle de première importance dans les décisions que prendra un gouvernement par rapport à un problème donné. C'est le peuple qui élit les gouvernements et ceux-ci, dans chacun de leurs actes, ne peuvent se permettre de ne tenir compte que du bien de l'Etat; le bien du parti est toujours mis en cause. On peut même affirmer qu'un gouvernement préfère encore voter des lois populaires à des lois saines. C'est là en résumé le défaut de toute démocratie: il est impossible au pouvoir établi de gouverner en vue d'un certain idéal à longue portée: les mesures impopulaires qui donneraient cependant des résultats heureux avec les années sont par le fait même destinées à l'oubli. Le parti au pouvoir, s'il veut y demeurer, doit orienter sa politique dans le sens général de l'opinion publique.

Cette constatation nous amène à faire quelques réflexions sur le rôle que peut avoir la presse dans la formation de l'opinion. En effet, l'opinion dépend de l'information dans son existence même, et l'information, pour une grande partie, est contrôlée par la presse. La radio et le cinéma ont bien quelque rôle à jouer dans ce domaine, mais il n'en reste pas moins que la presse exerce présentement un monopole presque absolu sur l'information. Par le fait même, la presse peut avoir une influence énorme sur les destinées d'une nation en particulier et du monde en général.

Cette situation ne susciterait aucun problème si la presse existait à l'état idéal où la vérité serait toujours le but visé et où les intérêts particuliers n'entreraient pas en ligne de compte. Mais cela ne se réalise guère: chaque journal, chaque revue qui s'intéresse à la chose publique a ses intérêts particuliers et poursuit un but défini. Et ces intérêts et ces buts ne manquent pas d'influencer singulièrement l'exposé et l'interprétation que la presse va donner de tel ou tel problème, de tel ou tel fait.

Nous pouvons constater tous les jours que les événements, politiques, internationaux ou autres, que rapportent tel journal ou telle revue, correspondent rarement aux comptes rendus qu'en donnent par exemple un journal de convictions politiques opposées. Il est évident que l'on s'est servi de l'information pour influencer l'opinion publique dans le sens désiré, et il est aussi évident qu'il ne peut y avoir deux vérités. Au moins une et peut-être les deux opinions exprimées sont fausses. Si l'on s'arrête à penser que l'opinion et par réaction la direction que va prendre la politique de l'Etat dépend de tels organes, on est porté à se demander quel est véritablement le bien fondé de la liberté de presse.

Ce mot de liberté de presse par ailleurs est incorrect. Il n'y a rien de moins libre que la presse. Celle-ci, dans nos pays démocratiques et capitalistes, est une marchandise que l'on achète et que l'on vend. La seule qualification nécessaire pour devenir journaliste, ou plutôt propriétaire de journal, est d'avoir de l'argent. Avec du capital, on peut tout faire, on peut même acheter les idées et les talents. Notre système de liberté de presse oublie complètement la liberté que devraient avoir la presse et la vérité de ne pas être asservies à cette nécessité qu'est le capital et par le fait même aux intérêts de celui-ci. La presse, en fin de compte, est l'instrument du capital qui la possède. Si le capital s'oppose à telle forme de

gouvernement parce qu'elle nuit à ses intérêts, il est évident que la presse mettra tout en branle pour la discréditer. C'est mettre dans les mains d'un seul le pouvoir d'influencer la multitude, de la pousser souvent là où ne la conduirait pas ses inclinations naturelles; de lui dire que ce qu'elle croit vraie, il faut le considérer comme faux, et qu'en fin de compte la vérité est le monopole de "l'individu-capital" qui tend vers ses propres intérêts.

Cet état de chose^s existe également dans tous les domaines où l'information a un rôle à jouer: qu'il s'agisse de politique nationale ou de politique internationale, le problème reste le même. La presse contrôlée par le capital s'opposera à toutes les mesures qui peuvent lui nuire: législation sociale, législation ouvrière, pacifisme etc... Dans le domaine proprement international, nous devons nous demander jusqu'à quel point la politique extérieure d'un pays peut être influencée par le capital. Quelle est l'influence réelle des cartels mondiaux dans les délibérations qui sont tenues nous conduire à la solution des problèmes internationaux. Est-ce que le capital qui a tout à gagner à ce que se poursuive la tension qui existe présentement dans le monde peut réellement désirer la paix? Les époques de désordre semblent toujours favoriser les financiers, la guerre aujourd'hui est une des conditions de la prospérité; économiquement, la paix est un mal... Or le capital qui contrôle la presse contrôle l'opinion. Etrange cercle vicieux.

Il faut évidemment dire à la décharge de la presse qu'il lui arrive souvent de détruire elle-même sa propre influence. Les divergences d'opinion existent et le lecteur a ainsi l'occasion d'exercer son esprit critique, pourvu qu'il en ait un évidemment. Cependant, sur certaines questions, la presse semble se porter en bloc vers des conclusions identiques et il est alors à peu près impossible à l'opinion de ne pas la suivre. La propagande belliciste qui s'est abattue sur nous durant les dernières années et l'opinion belliciste qu'elle a produite en sont des preuves éclatantes.

Existe-t-il des correctifs à cette situation? Non, pour la bonne raison que le capital est une nécessité de la presse que l'on ne peut supprimer. La presse, en tant qu'entreprise commerciale, dépend du capital dans son existence même. Dans les Etats totalitaires, la presse est asservie à l'Etat, ce qui n'est certainement pas une solution. D'un point de vue idéal, utopique, la solution serait évidemment de supprimer toute dépendance de la presse à un facteur extérieur, quel qu'il soit, si ce n'est le bien commun, projet qui, par son essence même, est irréalisable. La presse, tant qu'elle sera une marchandise, demeurera dans la situation où elle est présentement, et elle n'est pas près de devenir autre chose que ce qu'elle est. Il faut en prendre son parti: la liberté de presse est un des avantages et un des défauts de la démocratie. Nous pouvons toujours nous consoler à l'idée que tout système de gouvernement comporte ses défauts, et que tout bien jugé, le système démocratique est encore celui qui offre le plus d'avantages.

Loris Racine

LA SITUATION INTERNATIONALE

Ce qui nous frappe, au premier abord, dans l'étude de la politique internationale, c'est le désir qu'a chacun des deux camps qui s'affrontent de monopoliser l'idée de la paix. Qu'il s'agisse du bloc américain ou du bloc soviétique, la guerre de propagande qui se livre actuellement semble se concentrer sur cette idée. On dirait une campagne électorale où tout serait permis pourvu que l'on réussisse à convaincre l'électorat, en l'occurrence la population du globe. Chacun des deux camps veut la paix à l'exclusivité et chacun des deux camps prépare la guerre justement parce que l'autre camp ne veut pas la paix. Etrange proposition.

L'irréalité est le mot qui qualifie le mieux la situation présente: irréalité de ce désir de paix que chacun prétend avoir; irréalité de la propagande qui porte à vide puisque l'objet même de cette propagande, le désir de paix, n'existe pas; irréalité des buts réels qui sont d'obtenir la paix par la guerre. Il est évident que la vérité souffre étrangement de cet état de choses: tout ce qu'un des adversaires dit est nécessairement faux et tout ce que l'autre affirme est nécessairement vrai, et réciproquement. L'acte le plus insignifiant devient belliqueux, empreint de toutes sortes de menaces pour la civilisation, pour les générations futures etc... Le moindre geste suffit à déclencher les hypothèses les plus absurdes; on ne recule même plus devant le ridicule: lamasse est prête à tout accepter, préparée par une longue propagande; son esprit critique n'existe plus. Il ne reste au spectateur de cette gigantesque partie d'échecs qu'à se demander s'il n'est pas l'objet d'une blague à envergure mondiale.

Ou plutôt, il nous reste à nous demander si l'on peut déterminer les moyens d'établir la paix. Le meilleur remède à tout mal est évidemment d'en supprimer les causes, et la première cause du présent imbroglio est l'irréalité des buts poursuivis par chacun des deux camps. La première condition à toute paix est nécessairement le désir de cette paix. Quel que soit le nombre des conférences internationales et l'insistance des démarches diplomatiques, la paix mondiale ne sera assurée que le jour où les pays concernés la voudront réellement. Cette condition primordiale posée, nous pouvons rechercher de quelle façon la paix peut se réaliser. Les causes immédiates de la situation présente, les causes habituelles de dissension sont les pays divisés par la guerre: l'Allemagne, l'Autriche et la Corée. Nous pouvons affirmer sans crainte d'erreur qu'une paix réelle ne sera pas possible tant que ces pays existeront comme une preuve concrète de la scission entre le bloc soviétique et le bloc américain. Et pour garantir cette paix, il faudra aussi en arriver à un désarmement complet des adversaires, sinon toujours l'un des deux craindra d'être attaqué par l'autre; cet état de méfiance réciproque ne peut qu'accentuer l'essor du réarmement, comme nous pouvons le constater présentement. La réalisation de la paix pré-suppose que les questions en litige soient traitées dans un certain esprit de conciliation, et cet esprit de conciliation pré-suppose lui-même un désir de paix. Présentement, chacun des deux partis semble tracer une ligne et dire: "En deçà de cette ligne, point de paix". C'est cette attitude qui rend la paix impossible. La conciliation permettrait aux partis en présence d'en arriver à une entente en sacrifiant certains avantages pour en obtenir d'autres. Il faudrait essayer d'établir un équilibre entre les forces qui gouvernent le monde: il est impossible aujourd'hui pour le monde dans sa totalité d'accepter une paix russe ou une paix américaine. Il faudra finalement trouver un milieu entre les deux ou il n'y aura pas de paix.

Et c'est sur ce point que je voudrais insister particulièrement. La situation internationale actuelle est dans une impasse; il nous est permis de croire qu'aucun des adversaires ne désire réellement la paix; tous les efforts que l'on semble faire pour l'assurer ne sont au fond que propagande pure et simple. Dès que l'un des partis fait quelques concessions, l'autre en profite pour poser de nouvelles conditions inacceptables. Prenons par exemple le cas de l'Allemagne. Il serait sans doute possible aujourd'hui de procéder à sa réunification, mais le bloc occidental, et plus spécifiquement les Etats-Unis, s'y oppose pour la bonne raison qu'il veut inclure l'Allemagne de l'Ouest dans son système de défenses. Le même argument joue pour ce qui est d'expliquer le consentement et le désir de la Russie à réaliser cette unification. Il y a quatre ou cinq ans, les Etats-Unis ne demandaient rien moins que cela, mais aujourd'hui la propagande américaine nous dit que ce projet est impossible. Evolution de la politique extérieure américaine qui a suivi l'évolution de son désir réel de paix. Et nous devons admettre également que la politique extérieure américaine est en fait la politique extérieure occidentale. Les Etats-Unis contrôlent les finances du bloc occidental, ce qui équivaut au contrôle du bloc occidental lui-même. Cette même explication joue dans tous les domaines. Les Etats-Unis viennent en aide à la Yougoslavie communiste de Tito: Tito a une armée qui est prête à combattre la Russie. Les Etats-Unis envoient un ambassadeur en Espagne: le fasciste Franco contrôle des bases navales qui sont d'une importance stratégique pour la marine américaine dans la Méditerranée. La guerre froide explique tout.

Les Etats-Unis ne sont évidemment pas les seuls responsables de la situation actuelle; on ne doit pas se faire d'illusions sur les visées de la Russie soviétique. Le communisme marxiste, de par son essence même, tend à s'emparer de l'univers et tous les moyens lui sont bons: sa vérité est une dialectique qui varie avec les besoins du moment. Et il en sera toujours ainsi: nous devons nous habituer à vivre en compagnie de la menace marxiste. Par contre, le communisme russe est réaliste: il acceptera la paix quand il réalisera que la guerre est tout à son désavantage, ce qui se produit présentement. La Russie soviétique craint réellement le bloc occidental avec son pacte de l'Atlantique Nord et tout son système de défenses qui va s'accroissant. La politique étrangère soviétique passe graduellement de l'agression à la conciliation. C'est là un phénomène que l'on a pu constater depuis quelque temps, et c'est de cette situation que le bloc occidental devrait profiter et à laquelle il ne semble même pas s'intéresser. Si les Etats-Unis veulent réellement la paix, l'occasion ne paraîtra jamais aussi opportune qu'elle l'est présentement. Evidemment, une paix avec la Russie soviétique comportera toujours un minimum de risques et demandera aux pays occidentaux de se tenir constamment sur leurs gardes; cependant, cette paix sera certainement un état idéal comparé à celui que nous traversons. Toute autre approche au problème n'offre d'issue que sur la guerre, préventive ou autre.

Les Etats-Unis, actuellement, perdent la guerre de propagande dans laquelle ils sont engagés avec la Russie. Les diplomates américains semblent prendre plaisir à multiplier les gaffes: déclarations bellicistes de généraux américains; propagande massive qui réussit plutôt à rebuter les peuples auxquels elle s'adresse qu'à les convaincre; offre d'aide financière en retour d'une future collaboration militaire, ce qui est inacceptable pour un pays libre car il serait alors réduit à un rôle de mercenaire; petites sautes d'humeur présidentielles qui font la joie des capitales étrangères... On dirait un colosse

essayant de manoeuvrer un mécanisme délicat avec des doigts trop pesants pour y réussir...

Les Etats-Unis perdent la guerre de propagande; de là leur volonté de contrôler la situation par les armes, attitude qui mène droit à la guerre. Si les Etats-Unis avaient dépensé en aide financière aux pays arriérés ce qu'ils ont dépensé en armements, la question communiste ne se poserait même pas. L'individu qui souffre de la faim est prêt à suivre qui que ce soit pourvu que celui-ci lui promette un monde meilleur. C'est là le cas d'une majeure partie de l'Asie. Quand les Asiatiques auront atteint un certain niveau de vie, quand leur subsistance quotidienne sera assurée, le communisme n'aura plus grand prise sur eux. Les traditions asiatiques sont le meilleur rempart qui puisse exister contre le communisme aussi longtemps qu'elles ne sont pas combattues par des nécessités immédiates. Il est encore temps pour les Etats-Unis de faire volte-face et d'adopter une politique asiatique qui tienne compte de ces réalités. Le cas de l'Europe semble désormais clos; trop a déjà été accompli pour que l'on puisse reculer. Le cas de l'Asie est encore indécis; les Etats-Unis peuvent se gagner l'Asie encore libre s'ils le veulent: ils devront décider de ce qui est le plus important à l'Asie: le beurre ou les canons...

Le beurre ou les canons... Voilà au fond le problème de toute la politique occidentale présentement. Les Etats-Unis particulièrement ont un choix à faire: s'assurer une sympathie réelle en donnant sans demander en retour le concours des armées des pays qu'ils aident ou faire de ces dons un salaire dont on paie un mercenaire qui consent à se battre, mais qui ne garde aucune reconnaissance à la main qui l'a aidé puisqu'il paie pour ce qu'on lui donne. Quand les Etats-Unis réaliseront finalement cet état de choses, je crois qu'ils auront fait un bon pas vers le but qu'ils doivent poursuivre: une paix stable et réelle dans le monde.

Loris Racine

De nos jours, tout le monde parle politique, et l'ouvrier, le professionnel comme l'étudiant ne manquent jamais une occasion d'exprimer leur mécontentement. Malheureusement, on pense trop rarement à apporter une critique constructive qui contribuerait à améliorer la situation actuelle. Le peuple n'a plus confiance en ses représentants et pour ceux qui doutent encore de cet état d'esprit, rappelons qu'aux élections municipales, provinciales et fédérales à peine 60% des électeurs s'acquittent de leur droit de vote. Nos gouvernants ne peuvent donc plus se vanter de représenter le peuple et c'est une preuve que notre pauvre système démocratique court vers sa ruine.

En pays totalitaires, une petite clique d'hommes contrôlent les riches et la population par la force. En démocratie, plus hypocrite, la haute finance se sert des partis politiques et de la bureaucratie pour asservir le peuple. Le Comité d'enquête sur le crime aux Etats-Unis en publiant son rapport final concluait comme ceci: "La démocratie meurt peu à peu parce qu'en réalité le citoyen ordinaire n'a rien à dire dans le gouvernement du Pays."

Si l'on admet que la finance dirige les partis politiques en alimentant leurs caisses électorales, il est à se demander si l'on peut attendre davantage de nos gouvernements. Plusieurs hommes publics se sont lancés dans la vie politique sans aucune préparation et ils sont vite devenus des "suiveurs". C'est probablement ce qui explique le silence de la plupart de nos députés tant au parlement provincial qu'au parlement fédéral. Quant aux autres personnes qualifiées et bien intentionnées, ils ont vu leur travail annulé par la discipline d'un parti qui n'est que le jouet des gros capitalistes.

Les partis politiques ont leurs clubs et leurs journaux pour exploiter la naïveté et l'esprit de parti du peuple et je me demande s'il ne serait pas opportun de fonder une association de citoyens indépendants qui se chargerait d'étudier et de renseigner franchement le peuple sur les agissements des gouvernants. Il faudrait d'abord des journaux indépendants qui ne craindraient pas de crier la vérité et de réclamer les mesures sociales qui s'imposent. Actuellement, les journaux libres n'existent à peu près pas et ceux qui tiennent le coup ne peuvent rayonner comme ils le devraient à cause de difficultés financières sans cesse grandissantes. C'est encore là l'oeuvre des gros capitalistes qui craignent les réactions d'un peuple bien renseigné. Pour remédier à cette situation et plus spécialement dans la Province de Québec où des coopératives de toutes sortes et des caisses populaires se multiplient de jour en jour, la formule d'un journal coopératif mériterait sûrement d'être mise à l'essai. Chaque abonné d'un tel journal deviendrait un actionnaire et il serait certainement intéressé à l'entreprise collective. Ne serait-ce pas là aussi un bon moyen de contrecarrer la propagande souvent mensongère de la haute finance? Pourquoi nos gouvernements ne feraient-ils pas parvenir gratuitement à chaque citoyen les textes complets des discours prononcés aux parlements par nos députés? Si l'on veut que le peuple reprenne confiance en ses représentants, il faudrait cesser de le leurrer avec une propagande mensongère.

Quant à la politique internationale, le meilleur moyen de combattre le communisme, c'est de mettre un terme au mécontentement du peuple que les disciples de Staline savent si bien exploiter. Ce n'est pas tout de condamner l'athéisme et les atrocités des pays totalitaires, il faut apporter des

solutions aux problèmes comme ceux du logement, de la famille nombreuse, de la classe indigente. Le peuple qui souffre ne croit plus à ces croisades où des milliers de vies humaines sont sacrifiées pour le bon plaisir de gros capitalistes inhumains. Inutile d'imiter certains représentants de l'autorité religieuse qui font de grands discours sur le problème du logement par exemple et qui ne s'intéressent pas à résoudre la question d'un gîte pour les étudiants. A l'Université de Montréal, qu'attend-on pour ériger le centre social? L'argent ne manque pourtant pas puisque de généreux souscripteurs ont fourni 13 millions de dollars.

Lorsque le peuple pourra compter davantage sur la coopération de ses représentants et qu'il verra ses problèmes sérieusement étudiés et solutionnés, le danger communiste disparaîtra automatiquement; mais dans le cas contraire, la démocratie devra faire place au régime totalitaire si indésirable soit-il. En dépit des déficiences du système actuel, il demeure toujours supérieur au communisme qui rejette toute liberté individuelle et qui préconise un athéisme absurde.

Roland Verrette